

Joël Pralong

Mon corps Fardeau ou cadeau ?

Aimer
Prier
Vibrer



OUVERTURE

CORPS, QUI ES-TU ?



«JE LE SAIS, LE SEIGNEUR
RENDRA JUSTICE
AU MALHEUREUX, IL FERA DROIT
AU PAUVRE.

OUI, LES JUSTES RENDRONT
GRÂCE À TON NOM, LES
HOMMES DROITS SIÉGERONT
EN TA PRÉSENCE.»

(Ps 139, 13-14)



JE SUIS MON CORPS, MON CORPS C'EST MOI, TOUT ENTIER !

Le corps a souvent la vie dure. En le regardant de l'extérieur, on le trouve trop gros, trop maigre, trop court, trop long, trop vieux, pas assez musclé, à l'écart des standards de beauté. Alors, on le traite comme un « corps étranger » ajouté à son identité personnelle. On lui fait subir toutes sortes de régimes, d'exercices, de fitness. On le maquille, le tatoue, le pique de chimie pour le relaxer, le diminuer ou l'augmenter, lui cacher ses rides, et l'accrocher au mythe de « l'éternelle jeunesse » contre « la vieillesse dégradante ». Mais un corps à la silhouette parfaite n'est pas forcément gage de bonheur ! Corps et âme souffrent de la tyrannie d'une beauté artificielle, imposée du dehors, qui verrouille la source de la vraie beauté, celle qui émane du « dedans », fil de lumière sur les lèvres de ce tout-petit qui sourit pour la première fois à sa maman, étincelles de bonheur sur le visage raviné d'une personne âgée, l'enveloppant d'une sérénité contagieuse !

On aboutit inexorablement à ce vieux dualisme, qui empoisonne nos relations et notre estime de soi, connu depuis des millénaires. Tantôt l'âme est exaltée au mépris du corps et, sous-entendu, de la sexualité suspectée de pervertir l'homme ; tantôt c'est le corps qui est exalté et mis en vitrine, au détriment du « dedans », triste et rabougri, à l'image d'une éponge écrasée et desséchée par absence d'humidité. Notre monde moderne n'échappe pas à ce dualisme, qui éclipse l'âme au profit du seul corps, de la seule matière. N'entend-on pas dire : « J'ai un corps... Mon corps m'appartient et j'en fais ce que je veux ! » ?

Comme si le corps n'avait aucun impact sur l'âme ! Ce dualisme contemporain réduit l'être humain à son corps, à de la pure matière. Il fracture la personne. L'aspect physique prime, comme si c'était le tout de la personne. Je suis apprécié et reconnu d'après mes apparences. Je peux traiter mon corps comme une marchandise, le donner, le prêter, le reprendre, sans m'impliquer dans une vraie relation, sans en être profondément affecté.

Pourtant, le corps est tellement en harmonie avec l'âme qu'il n'y a pas de dualisme possible.

D'où l'urgence de remplacer la formule « J'ai un corps » par « Je suis mon corps ». Tout ce qui se passe dans l'âme se reflète sur le corps, elle le marque de son empreinte. C'est l'esprit qui donne au corps sa véritable identité. Par exemple, « quand je rencontre un ami, je le reconnais à son visage, sa personnalité y est gravée ; je ne dis pas que j'ai croisé de la matière ou un corps, mais bien une "personne", qui est mon ami. On ne peut dissocier ces deux réalités, elles sont unies en une seule personne. Avec la "personne", nous avons dépassé tout ce dualisme, autant dans cette exaltation de l'esprit que dans celle du corps². »

L'aboutissement de cette glorification apparente du corps, paradoxalement, est souvent un mépris voire un refus du corps avec ses limites. On pense pouvoir le mutiler, le changer, voire le supprimer, s'il ne correspond pas au projet individuel ou à la définition idéologique que l'on s'en fait. Car ce qui sous-tend toute forme de dualisme est le manque d'acceptation du réel que nous ne contrôlons pas.

2. Au sujet du personnalisme chrétien, voir par exemple Emmanuel MOUNIER, *Le personnalisme*, coll. « Que sais-je ? », P.U.F., Paris, 1978.



L'ÂME, UN « JUSTE AU CORPS » DE BEAUTÉ ET DE LUMIÈRE

Le corps est beau parce que c'est le « dedans » qui lui donne toute sa noblesse, sa lumière et son identité de « personne », dont le sourire est la signature la plus éloquente. Communion étonnante entre la chair et l'esprit... En poète et théologien, Maurice Zundel nous parle de l'émergence de l'âme sur les lèvres d'un tout-petit, ou dans une poignée de main :

« Une mère ne peut oublier l'instant où, pour la première fois, son enfant a dit : Maman ! Une voix enfin répondait à la sienne. Après tant de sourires, où silencieusement déjà s'épanchait la lumière de l'esprit, cet appel soudain jaillissait comme l'explosion de l'âme : le dedans venait au jour. Elle voudra connaître ce cœur qu'elle s'applique à former. Elle n'aura pourtant jamais fini de le découvrir : son secret est à lui. [...]

Voici notre ami le plus cher ; nous lui serrons la main pour lui donner notre bonjour. À peine réalisons-nous le contact matériel qui s'établit entre nous par ce geste : sa main n'est dans la nôtre que le symbole et le gage de son amitié. Notre intention se porte au-delà, c'est son cœur que nous cherchons. Non point évidemment ce muscle de chair qui bat dans sa poitrine, mais ce cœur spirituel avec lequel il nous aime : ce cœur, qu'on ne peut situer nulle part, et que les mains ne saisiront jamais, ce cœur qui est l'être même en sa source ; toute sa vie intérieure et tout le mystère de sa personne³. »

3. Maurice ZUNDEL, *L'Évangile intérieur*, Éd. Desclée de Brouwer, Paris 1951, p.18-19.



L'ÂME EST AU CORPS CE QUE LA MUSIQUE EST AU VIOLONCELLE

Le son du violoncelle est produit par la vibration de ses quatre cordes, amplifié par la caisse de résonance en bois noble, sans laquelle il ne peut y avoir de musique. Le corps de l'instrument se prolonge par la « touche » (manche) en bois d'ébène sur laquelle le musicien positionne ses doigts pour déterminer la hauteur de la note. Les cordes sont tendues entre le cordier et les chevilles vissées à la tête du violoncelle. Voilà le « corps » matériel dont l'âme est musique... Sous la danse de l'archet, les cordes vibrent, le bois creux amplifie le son, il parle, il joue de toutes ses cordes, il se fait musique. Corps et âme communiennent dans une même mélodie.

L'humain est semblable à cet instrument de musique avec ses cordes musicales : affectives, spirituelles (amour), rationnelles et liturgiques (relation à Dieu), qui font « corps » avec la caisse de résonance, son support « charnel ». Pour que le bois libère son âme, sa musique, les cordes sont tendues et ajustées sur le manche en ébène, symbole du Verbe de Dieu fait chair, sur qui nous pouvons nous fonder. Alors peuvent vibrer les cordes au frottement de l'archet (le Saint-Esprit qui nous inspire) placé entre les doigts du musicien (le Père du Ciel). Et, des vibrations amplifiées par la caisse de résonance, naît la musique, l'âme du violoncelle. Le bois, la matière, se fait musique, et la musique transcende la matière pour caresser les oreilles des auditeurs et faire vibrer leurs propres cordes intérieures. Et qui plus est, lorsqu'elle nous élève vers l'Infini, la Transcendance, le Créateur du corps :

« Je le sais, le Seigneur rendra justice au malheureux,
il fera droit au pauvre. Oui, les justes rendront grâce à
ton nom, les hommes droits siégeront en ta présence. »
(Ps 139, 13-14)



LE CORPS REVISITÉ

Ce corps tout comme l'âme, sort tout droit des mains du Créateur. Dieu a regardé ce corps en disant que ce qu'il avait fait était très bon (cf. Gn 1, 31)! Le corps n'est certes pas la prison de l'âme, mais il en est sa manifestation « charnelle », comme cette forte poignée de main qui dit l'amitié, par laquelle deux cœurs entrent dans une communion profonde. Ou bien ces mains jointes ou levées vers le Ciel, en offrande, qui élèvent l'âme jusqu'à Dieu. Le corps est lumière, il est musique, il est amour, spirituel. Il est beauté. Temple de l'Esprit Saint où Dieu habite (Chapitre 1).

La *Théologie du corps* de saint Jean-Paul II en sera l'éclairage théologique, le fil conducteur vers une unité possible, entre l'âme et la matière. En revenant à la Source de la personne, corps et âme, vers celui qui en est le Créateur, Dieu ! C'est en lui que l'harmonie est retrouvée. Alors, le corps-personne se redessine à l'image de la Trinité, Père, Fils et Esprit Saint. Il retrouve son ADN divin, car nous sommes programmés pour aimer ! Dieu a créé le corps pour manifester l'amour dans le don des personnes, jusque dans l'union des corps, « en une seule chair » (Chapitre 2).

Mais d'où vient ce dualisme qui a souvent marqué la pensée théologique chrétienne pendant des siècles ? Peu après sa naissance, le christianisme s'est formé au creuset de la pensée grecque, qui est en grande partie dualiste. Cette pensée philosophique valorise l'âme au détriment du corps, perçu comme sa prison (Platon). Pourtant, chez Hildegarde de Bingen et Bernard de Clairvaux ou dans l'art sacré baroque par exemple, nulle trace de ce dualisme. À la suite d'Ockham et Descartes en revanche, on glorifie la pensée individuelle, ce qui est rarement au profit d'un regard positif ou équilibré sur le corps. Cette vue négative a trop souvent influencé la théologie ascétique et conditionné la théologie morale chrétienne. Pourtant, cet arrière-fond dualiste vraisemblablement amplifié par l'idéalisme philosophique depuis la fin du Moyen Âge, continue de hanter les consciences et, en ces temps troublés de notre histoire, on le voit ressurgir ici et là, tel un vieux serpent de mer. Le pessimisme anthropologique du puritanisme et du jansénisme, contraires à la foi, est aussi passé par là. Mais la porte ouverte par le concile Vatican II et par saint Jean-Paul II, nul ne peut la refermer. Elle reste un gage de liberté et de croissance spirituelle (Chapitre 3).

Tout naturellement, dans ce sillage, le corps, libre de toute tension intérieure, peut s'élancer vers Dieu en louange et en exultation. Il se fait prière : par son cœur, par ses mains, par ses bras, par ses pieds, par toutes ses cellules. La prière n'est pas une déconnexion du corps, elle entraîne le corps tout entier vers Dieu, comme le prophète Elie emporté vers le Ciel dans un char de feu. En nous réconciliant avec notre corps, il nous faudra apprendre à prier *de tout notre corps*, à le faire vibrer du chant liturgique, qui sort de notre bouche, qui monte de notre abdomen, du plus profond de notre corps de chair.

Car toute chair est animée du Souffle divin depuis ce premier jour où le Créateur a soufflé dans nos narines d'argile son haleine de vie, qui se diffuse autant dans notre âme que dans notre sang, jusqu'à l'intérieur de nos cellules (Chapitre 4).

Ce livre voudrait redonner au corps ses lettres de noblesse ! Ce corps souvent mis au second plan, voire parfois discrédité dans l'histoire de la théologie morale.



Unifier le corps et l'âme pour laisser jaillir la vie

Le corps n'est pas un simple réceptacle de l'esprit mais son incarnation : il aime, prie, danse, souffre aussi, vieillit, et se dérobe... Comme le cristal traversé de lumière, il révèle l'intériorité. Blesser le corps, c'est aussi blesser l'esprit, le Moi. Et blesser l'esprit, c'est aussi faire du mal au corps, à la personne tout entière. Alors comment rester uni à son corps quand il semble nous échapper ?

Ce livre voudrait humblement tracer un chemin pour nous conduire à la source du corps, sanctuaire d'une Présence créatrice, qui l'embrase de l'intérieur.

Ancré dans le quotidien, nourri par les sciences humaines, l'art, la philosophie et la théologie – notamment celle du corps selon Jean-Paul II –, il invite à redécouvrir la dignité profonde d'un corps transfiguré.



Joël Pralong est prêtre du diocèse de Sion en Suisse. Infirmier en psychiatrie de formation, puis curé et supérieur du Séminaire de son diocèse, il poursuit sa mission comme chapelain de la Basilique de Notre-Dame de Valère (Sion) et prédicateur de retraites.



16,50 €

ISBN : 979-10-306-0682-9

www.editions-beatitudes.com

EdB